

Peter Stephen ASSAGHLE

CE QUE PENSENT LES INFIDELLES

nouvelles



© Amandla Editions, Septembre 2021

*Buvez,
Buvez-moi jusqu'à plus soif
Enivrez-vous de ma liqueur
Jusqu'à l'ivresse qui vous sied.
Mais n'oubliez pas que demain,
Oui, demain ou dès ce soir
Je noierai une autre coupe
Que baiseron t d'autres lèvres.
Alors,
Profitez !
Je ne serai pas à vous
Éternellement.
Chère âme !*

1.

“Les femmes d’autrui”

J’ai toujours aimé les femmes des autres. Ça me rend fou. Je trouve un plaisir indicible dans la possession de ce qui ne m’appartient pas. Enfermer dans mes bras une femme que j’extirpe momentanément de ceux de son homme, et lui donner ce que ce dernier ne sait pas ou ne sait plus, ce qu’il ne peut pas, ou qu’il ne peut plus, lui faire découvrir cette autre chose qu’il n’a pas, me donne l’impression de posséder des superpouvoirs. Ce sentiment-là, au-delà de toute morale, me fait triper. Il me fait me sentir utile et titille mon ego. J’ai l’impression de servir à quelque chose, le sentiment d’avoir quelque chose en plus. Et ce sentiment n’est que plus vivant et plus jouissif lorsqu’au creux de mon oreille, une femme me susurre que je suis le premier à la mener au péché. Lorsqu’elle est encore vierge de toute infidélité, pour moi, c’est le saint Graal !

Je vois Elaine ce soir. Pour la treizième fois depuis

quatre mois que nous nous sommes rencontrés dans le hasard des rayons de la Fnac. Elle est d'origine grecque, brune, vingt-neuf ans tout comme moi, élancée, très agréable à regarder et, par-dessus tout, elle est...mariée, comme elle a voulu me l'opposer les premiers jours et comme ça m'a plus que plu de le savoir.

‘Ne t'en fais pas, ce n'est pas ton mari que je veux, crois-moi, tu peux en avoir l'esprit tranquille !’, lui ai-je une fois répondu ironiquement, lorsque je bataillais encore très dur pour qu'elle me cédât. Il n'y a encore rien eu de charnel entre nous. Pour le moment, je n'ai été qu'une oreille attentive et un distributeur automatique de bonnes vibes pour la faire sourire et l'emmener à s'oublier. Mais elle sait que je la veux. Elle ne le sait peut-être pas dans son exacte mesure, mais elle n'ignore pas ce que j'attends au bout de tout ceci. Je le lui répète à chaque occasion depuis la première heure, même si, la plupart du temps, j'enjolie un tantinet mes intentions. Et je sens que ce soir, je vais enfin pouvoir l'obtenir.

Je vis dans une garçonnière dans le centre de

Marseille. Elle a déjà vu passer des dizaines de femmes de tous horizons, avec toujours cette particularité essentielle de ne pas être à moi. Elle ne contient rien de bien spécial : une table à manger dans un coin, un écran de télévision, un mini frigo dans lequel je planque toujours deux bières et du soda au cas où, une armoire où sont minutieusement rangés mes vêtements, des haltères posés dans un angle, et ce bon vieux canapé-lit qui a maintes fois été le paradis de nombreuses âmes égarées. Rien de grandiose, mais j'aime bien ce chez moi. Si jusqu'ici on ne se retrouvait que dans l'indiscrétion des restaurants et des brasseries, des cinémas et des parcs, pour la première fois, Elaine a accepté de me rejoindre dans mon antre.

Il est vingt heures. L'heure à laquelle les époux dînent et où les autres se cherchent. J'attends Elaine avec impatience. Je n'ai rien préparé à manger, on se fera livrer si elle a faim. Moi, je n'ai faim que d'elle. Quatre mois ; voilà quatre mois que j'attends ça. Elle aurait dû être là depuis trois quarts d'heure déjà. Je pourrais lui envoyer un texto pour lui demander si notre rendez-vous tient

toujours, mais contacter la femme d'autrui sur son portable, c'est quelque chose que je m'interdis formellement. Ces gadgets sont très souvent des pièges à imprudents. Et quoi de plus imprudent qu'un prétendant qui écrit à la moitié d'un autre sur son téléphone ? On ignore qui interceptera le message, si ce message sera effectivement lu par le bon destinataire, s'il sera immédiatement supprimé après lecture par ce fameux bon destinataire... et que dire des appels ? Non, je me refuse de commettre cette étourderie. Je préfère l'attendre sagement.

Je me suis rasé la barbe de très près et ai enfilé des vêtements qui sentent encore bon la lavande. J'ai pris le soin de mettre un caleçon neuf. Un coup de parfum par-ci et un autre par-là, un peu de gel dans mes cheveux, je suis paré à la recevoir. Je n'ai pas oublié de disposer des préservatifs ainsi que de l'huile de massage comestible dans un tiroir du meuble télé.

Il est vingt heures et quart lorsque mon téléphone sonne : « *Je suis en bas de chez toi !* ». Elle est enfin là, Elaine.

Le pas pressé, je descends lui ouvrir. Elle est ravissante. J'en suis quinze mille fois heureux, car, contrairement à toutes les autres fois où je m'insérais dans ses programmes ou à la fin de ceux-ci, je sais que ce soir, elle ne s'est faite belle que pour moi. Ça aussi me procure une sensation quasi extatique. J'imagine chaque seconde qu'elle a passée et chaque geste qu'elle a posé dans le seul souhait d'être agréable à mes yeux et non à ceux de son époux. Tout mon être en tressaille.

Nous regagnons mon studio où je la débarrasse de son manteau. Je découvre sa délicieuse robe bleu émeraude, dos nu et moulée au corps jusqu'au-dessus des genoux. Elle se tient sur des talons aiguilles qui affinent et embellissent sa silhouette. Ses cheveux sont enroulés dans un chignon haut qui aère son visage et le sublime mieux. Une armée de pensées égrillardes surgit dans mon esprit lorsque, sans dire un mot et sans attendre aucune invitation de ma part, elle va aussitôt s'allonger sur le dos dans le canapé, les bras abandonnés le long du corps. Mais ces idées ne durent que quelques secondes, le temps que

je remarque la tronche bizarre qu'elle tire sous son make-up.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu ne sembles pas dans ton assiette !

Elle ferme les yeux et expulse un soupire lourd.

– Tâche de faire en sorte que je ne regrette pas cette soirée. Je t'en prie, promets-moi que je ne la regretterai pas !

Ces mots me déstabilisent, quand même. Je ne sais quoi répondre. Je me contente de tirer timidement une chaise et de m'installer face à elle. Mon souhait est que nous passions un agréable moment. Côté plaisir, sans prétention aucune, je suis presque sûr qu'elle n'en aura rien à redire. Par contre, côté avenir, je n'ai rien du tout à lui offrir, absolument rien, rien qui fasse le poids face à son mariage même si j'aurais peut-être pu le lui laisser croire.

J'ai toujours créé l'ambiguïté sur la portée de mes sentiments et de mes intentions. C'est ma façon à moi de rendre ces femmes vulnérables. C'est beaucoup plus facile de mettre dans mon lit une femme à qui je fais croire que

je tiens à elle, une femme à qui je dirais même *“je t’aime”*, même si je lui mens. Bon, je ne suis pas encore allé jusqu’à prononcer ces trois mots, mais j’avoue avoir quelquefois, à plusieurs reprises en vérité, fait mon Marseillais avouant mes sentiments : je les ai grossis. Et ça a presque toujours marché. Elles me cèdent. Une fois, puis deux, puis trois, encore et encore, jusqu’à ce que je finisse par me prétexter de trop, jusqu’à ce que je finisse par en avoir marre et me lasser, jusqu’à ce que je finisse par me trouver des échappatoires pour me barrer. En fait, à la seconde où je sens l’attachement d’une femme se faire dangereux et qu’il commence à prendre des allures pouvant jouer négativement sur son ménage et me peser dessus, je me taille. Ça m’a déjà valu quelques *“connard !”*, *“Tu m’dégoutes !”*, *“Tu me le paieras”* et un tas de noms d’oiseaux, mais rien de bien grand pour parvenir à changer ce que, heureusement ou malheureusement, je suis devenu avec le temps.

Je fais l’impasse sur les propos d’Elaine en lui proposant une bière. Elle se redresse lorsque je la lui tends.

Nous entamons une longue discussion sans queue ni tête, entrecoupée de fous rires. Je sais qu'elle est à ma merci. Elle me regarde avec des yeux que semble guider son cœur. Soudain, elle défait son chignon et, dans le même temps, me dit en affichant cet air de femme qui cherche à être rassurée :

– C'est l'une des rares fois que je raconte des mythos à mon mari. Et c'est la première fois que je lui en raconte expressément pour aller voir un autre homme. J'espère que tu sais ce que cela signifie...

Dans ma tête, une chorale gospel chante *Happy Day* avec la même frénésie que dans *Sister Act*, avec en plus des religieuses en porte-jarretelles soutenues par des danseuses du Moulin Rouge, accompagnées d'un orchestre philharmonique ainsi que d'une dizaine de forains qui pètent des feux d'artifice et qui crachent des flammes. Clairement, c'est la folie. J'esquisse le sourire en coin de cet être à l'intérieur duquel le vice se frotte les mains.

Je quitte ma chaise et la rejoins dans le canapé. D'un geste lent, je passe ma main dans ses cheveux et lui

caresse le cou. Elle ferme les yeux et me laisse faire, dans la complicité du temps frisque. Je caresse son cou, ses cheveux, ses joues et ses lèvres. Je répète le même parcours deux ou trois fois jusqu'à ce que son téléphone qui sonne vienne m'interrompre.

“Chérie, j’espère que tu es bien arrivée à la fête. N’oublie pas que je t’aime...”

Lorsqu'elle raccroche, une cape invisible a poussé sur mon dos. Je me sens héros. Elaine me regarde fixement en tenant son téléphone dans ses mains. Je sens qu'elle doute. Pour l'apaiser, la mettre en confiance et, surtout, contenter mes désirs qui se bagarrent pour déterminer qui sera expulsé le premier, j'approche lentement ma bouche de son cou et, avant d'y déposer un baiser pour lui suggérer les mêmes envies que moi, je lui dis :

– N’aie aucune crainte, je ne suis pas un escroc !